

La Presse

1. La Presse. 1839-09-04.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr.

ANNONCES
1 franc 50 centimes la ligne,
RUE SAINT-GEORGES, 16.



LA PRESSE

ABONNEMENTS
Datent des 1^{er} et 15 du mois,
RUE SAINT-GEORGES, 16.

Presse et correspondance étrangères.

Grande Bretagne. — Londres, 2 septembre 1839. — Une réunion de la société dite Précurseur, a été tenue jeudi à Dublin. M. O'Connell a annoncé que le moment était venu où la société devait se dissoudre. Lundi prochain, a-t-il ajouté, nous aurons une nouvelle réunion, et je vous indiquerai ce qu'il y aura à faire pour établir une autre société dont le but serait plus important que celui que s'était proposé la société, dite Précurseur. M. O'Connell, après avoir passé très brièvement en revue la dernière session, annonce hautement qu'il est décidé à engager l'Irlande à demander la révocation de l'union. Ce sera désormais notre cri de ralliement, notre *defenda Carthago*; l'union doit être révoquée, elle le sera. Nous appellerons l'association dont je vous proposerai lundi les statuts, la société de la réforme de l'inscription des électeurs. L'assemblée s'est ajournée au lundi suivant.

— S'il en faut croire un journal de Dublin M. O'Connell aurait développé ainsi sa pensée : Quand l'Irlande aura un parlement intérieur, la reine n'en sera pas moins aimée, et le peuple n'en sera pas plus uni. Mais il faut se garder de laisser prévaloir à l'agitation ayant pour but la révocation de l'union une couleur de secte quelconque. L'agitation sous une forme protestante, presbytérienne, ou sous le masque de toute autre secte échouerait infailliblement. La prudence sera, en second lieu, une condition des uns. Une telle réforme demande du temps. Les loups cerviers qui courent après les places, les amis du gouvernement, les amis de la suprématie se prononceraient contre nous ; les amis de l'Irlande seront seuls avec nous et pour nous. Ma résolution est bien arrêtée, parce que je vois parfaitement que le parlement anglais ne fera rien pour la nation irlandaise. J'ai tenté l'épreuve que je m'étais proposée, en créant la société dite Précurseur. Le désespoir me ramène maintenant à mon ancien plan d'obtenir la révocation de l'union. Puissent les sympathies qu'autrefois je parvins à exciter répondre encore à mes efforts ! Que l'Irlande sourie comme jadis à mes travaux, et je vous le prouve, l'Irlande redeviendra une nation, et son union avec l'Angleterre cessera d'exister.

Belgique. — On lit dans l'*Indépendant de Bruxelles* du 27 août : « Hier lundi, le roi a reçu en audience particulière M. le général Gérard, qui quitte le service belge pour rentrer au service de France. M. le général Gérard ne part pas de notre pays sans quelque regret ; il emporte aussi les regrets et l'estime de l'armée belge, de tous ceux qui l'ont connu et qui ont été à même d'apprécier son noble caractère. »

Paris, 3 septembre.

Le *Temps* publie ce matin sous le titre de *Nouvelles secrètes du château d'Eu*, une série d'inventions et de conjectures qui trahit une ignorance profonde du caractère des personnages qu'il met en scène et des habitudes du lieu dont il parle. Il n'est pas vrai de dire qu'on prépare un changement de ministère pour le commencement de la session ; s'il a lieu, il aura pour causes la faiblesse des personnes et la force des choses, mais non la volonté du roi.

Le roi sait le danger de l'instabilité ministérielle et la difficulté de composer de nouveaux cabinets ; il a le secret de tant de rivalités, de tant d'incompatibilités, de tant de susceptibilités, de tant d'impopularités, de tant d'impossibilités, que si une pensée le préoccupe gravement, c'est celle de prolonger l'existence de tout cabinet qui n'est pas en opposition avec la majorité des chambres. Supposer que le roi travaille dans l'ombre à miner un ministère quel qu'il soit, c'est révéler gauchement qu'on ne sait rien, ni de son caractère, ni de sa politique. Non ; il n'est nullement question « de » reléguer M. le maréchal Soult à la guerre avec la présidence nominale, de jeter dehors M. Passy, dont le portefeuille passerait aux mains de M. Duchâtel ; de remplacer M. Teste par M. Dupin et de congédier M. Dufaure, qui, malgré sa déclaration de ne point contrarier le roi, n'en contrarie pas moins la cour et les 221. »

Tous ces détails publiés par le *Temps* sont de pure invention, et si nous sommes bien informés, le roi n'aurait jamais eu de ministres qui eussent, — et cela serait particulièrement vrai pour M. Dufaure, — plus de déférence pour sa haute sagesse et sa profonde expérience. Cela s'explique ainsi : plus des ministres seront novices aux affaires, et plus, s'ils sont sensés, ils craindront de s'aventurer témérairement dans les voies d'une politique dont tous les secrets ne leur seront pas encore parfaitement connus. Une autre particularité que nous ne devons pas omettre est celle-ci, trop peu connue : c'est que l'ascendant du roi s'exerce principalement sur ceux de ses ministres qui doivent à l'opposition leur avènement au pouvoir. Plus ceux-ci s'étaient armés de défiance contre les prétentions inconstitutionnelles qu'ils supposaient au roi, plus ils avaient partagé certaines préventions injus-

tes jetées perfidement contre lui dans la circulation par certains journaux, plus haut ils s'étaient prononcés en faveur de la question sonore de la prépondérance parlementaire, et plus, lorsqu'ils sont admis à s'asseoir autour de la table du conseil, ils se trouvent déconcertés de s'être laissés étrangement abuser par des accusations sans réalité, et plus ils sont disposés à passer d'une défiance sans fondement à une confiance sans réserve. Un fait incontestable, c'est que M. le duc de Broglie et M. le comte Molé sont les deux ministres, sans en excepter M. Thiers lui-même, qui, dans l'exercice de leurs fonctions de conseillers de la couronne, ont toujours conservé la plus entière liberté de penser et d'agir. Peut-être ceci s'explique-t-il plus encore par les avantages d'une position élevée que par les qualités d'un caractère doué de fermeté.

Après avoir jeté en avant le nom de M. de Montalivet, d'une façon peu digne d'un journal sérieux qui se respecte, le *Temps* termine enfin en disant qu'il n'ajoute point foi aux bruits et aux projets rapportés par lui. Alors à quoi servait donc de les reproduire ?

Le nouveau rédacteur en chef du *Temps*, M. de Montol, a mieux à faire que d'accueillir des propos qui n'ont pas été tenus, des bruits qui n'ont pas circulé, des projets qui n'ont pas été formés ; il est écrivain de talent, il a des idées à émettre, des doctrines à discuter, des principes à soutenir, des questions graves à étudier. Pour tous les hommes de bonne foi et de bon vouloir, le jour est venu de la presse utile et sérieuse.

La crise financière continue de se faire sentir en Angleterre. La banque de Londres vient d'élever le taux de ses escomptes à 8 0/0.

Du reste, le continent n'échappe pas complètement à cette crise. Les lettres reçues de Hambourg annoncent que le taux de l'escompte a également haussé sur cette place. Il est aujourd'hui à 7 1/2. On donne pour cause à ce dérangement les envois continus d'argent faits par la banque de Hambourg à Saint-Petersbourg. A Amsterdam, les directeurs de la banque ont, de leur côté, élevé subitement de 1 1/2 0/0 le prix de leurs avances sur papier. C'est la nécessité de se mettre en garde contre la rareté du numéraire qui a motivé cette mesure.

Toutes ces perturbations sont la conséquence l'une de l'autre ; tant il est vrai qu'en pareille matière tous les intérêts sont solidaires, ainsi que nous l'avons dit en justifiant dernièrement les opérations conclues par des capitalistes parisiens avec la banque d'Angleterre.

On écrit de Londres que le parti tory espère l'emporter sur le ministère dans les prochaines élections. Pendant qu'il met tout en œuvre pour assurer son triomphe, M. O'Connell reprenant son rôle de grand agitateur, pousse l'Irlande à demander la révocation de l'Union.

Un grand banquet a eu lieu à Douvres en l'honneur du duc de Wellington qui, comme on sait, porte le titre de *gardien des cinq ports*. A ce titre était attachées autrefois des fonctions importantes. Celui qui en était revêtu entretenait des relations suivies avec toutes les parties du pays ; il comptait même des villes spécialement soumises à sa juridiction. Mais si ces fonctions de cette magistrature maritime ont perdu de leur étendue, il ne paraît pas que l'importance du titulaire actuel s'en soit amoindrie. La fête de Douvres a eu quelque chose de royal. Une salle somptueuse a été construite tout exprès pour le banquet, et les plus beaux trophées dont nos honorables alliés aient jugé convenable de l'orner avaient tous pour objet de rappeler des souvenirs blessants pour la France. Les discours prononcés à cette occasion, sont tout saupoudrés d'hyperboles extravagantes. Jamais éloges plus ridicules n'ont été prodigués à un homme avec un enthousiasme plus burlesque. Lord Wellington a été mis bien au-dessus de Napoléon comme homme de guerre, et c'est à qui s'est empressé de le diviniser à propos des batailles qu'il a gagnées, et même de celles qu'il n'a pas gagnées, témoin la bataille de Toulouse dont on s'est plu à lui faire honneur, aux dépens du maréchal Soult. Si, du haut de sa gloire diplomatique, le maréchal jette les yeux sur cet épisode de l'alliance anglaise, nous ne doutons pas qu'il n'y voie une nouvelle preuve du profit matériel et moral que nous procure cette alliance si long-temps pronée.

Lord Brougham s'est distingué entre tous, en cette circonstance, par la platitude de son adulation. Ce dernier trait n'étonnera que ceux qui ont pu prendre au sérieux un homme aussi inconsistant, aussi peu désintéressé dans ses flatteries et dans ses critiques, que l'illustre représentant de la chicane chez nos voisins.

ALLIANCE ANGLAISE. — AU RÉDACTEUR DE LA PRESSE.

Metz, le 31 août 1839.

Monsieur, en accueillant la lettre que je vous ai adressée le 14 août dernier, et dans laquelle je traitais cette question : « Quelle est l'alliance qui convient le mieux aux véritables intérêts de la France ? » vous m'avez enhardi à donner suite à ma correspondance, mais en peu de jours quels pas immenses la discussion n'a-t-elle pas faits ! Voyez les feuilles publiques de Paris, enfin désabusées, se ranger à votre avis : le *National*, le *Sicile*, la *Gazette de France*, le *Courrier Français*, le *Constitutionnel*, chacune dans la ligne qu'elle ont adoptée, suivent le mouvement que vous avez imprimé. Ces journaux, changeant de langage, se rangent à votre avis, et vous, monsieur, vous n'avez pas varié dans votre opinion que vous n'avez cessé de formuler avec cette indépendance vraie qui vous caractérise ; c'est quelque chose que d'avoir eu raison le premier ; mais aussi qu'il arrive dans toutes les circonstances de la vie, les derniers venus se font remarquer par la vivacité de leur langage ; aussi l'une de ces feuilles déclare-t-elle, sans périphrases, que « l'Angleterre a grand besoin de l'alliance française, mais que la France peut se passer de l'alliance anglaise. » Un autre journal qui, naguère encore, ne voyait de salut pour la civilisation que dans cette même alliance intime entre la France et l'Angleterre, dit que « le sort de la Grande-Bretagne tient en ce moment aux variations de l'atmosphère, et qu'elle est comme un vaisseau sans voiles qu'un coup de vent peut faire sombrer. »

Qui a donc causé dans les organes de la presse française des revirements aussi brusques ? Les insultes prodiguées sans motifs, sans provocation, à la France par les journaux anglais, le langage au moins inconvenant du vicomte Melbourne, qui à l'occasion de la réclamation, non encore arbitrée, d'un épicer-droguiste de Lombard Street, réclamation qui, lorsqu'elle sera reconnue fondée, pourra s'élever à cinquante mille francs, a menacé du haut de la tribune parlementaire notre pauvre et faible France du courroux de la riche et puissante Angleterre. C'est surtout chez notre alliée qu'il y a de l'argent au fond de toutes les choses ; les seuls intérêts matériels ont le pouvoir, lorsque le moment est arrivé, d'émouvoir les Anglais, témoin l'affaire du Vixen, qui n'est pas devenue un cas de guerre, et qui passant par les canons de l'amirauté, a été enterrée dans ceux de Lord Palmerston. Or ces démonstrations hostiles du gouvernement anglais et de sa presse envers la France, à quelle cause faut-il les attribuer ? Plusieurs conjectures ont été hasardées ; je crois avoir trouvé le mot de l'énigme et je n'hésite pas à dire que cette étrange conduite est due aux brillants résultats de la dernière exposition des produits de l'industrie française en 1839 : je vais expliquer ma pensée.

Il y a soixante ans la France était, pour une foule d'articles de consommation, tribunaire de l'Angleterre qui jouissait du privilège de lui fournir presque exclusivement les instruments d'observation et de précision, la quincaillerie et la poëlerie fines, la coutellerie, les armes portatives à feu, les étoffes de coton, les piqués, les bazins, les pianos, les harpes, les plaques, les cristaux, les cuirs vernis. Mais depuis cinquante ans, les découvertes en physique et en chimie ayant été appliquées aux arts mécaniques, la fabrication française a fait de tels progrès qu'en ce moment loin de continuer à tirer de l'Angleterre aucun des nombreux articles que je viens d'énumérer, non seulement la France les confectionne tous, mais elle en exporte chaque année pour des sommes considérables, en même temps qu'elle a conservé ses anciens et incontestés avantages pour les arts de l'orfèvrerie, de bijouterie, de joaillerie, de soieries, pour les étoffes de lin, les dentelles, les bronzes, les glaces. Les commissaires anglais envoyés en 1839 à Paris pour examiner en détail la dernière exposition ont semblé fort surpris et non moins contrariés de ce qu'ils ont vu, et ce qui a redoublé leur désappointement, ce sont les nombreux modèles de machines à vapeur modifiées, à rotation ou régulatrices, de machines hydrauliques, de celles applicables à la navigation, aux chemins de fer, à la simplification des procédés de fabrication. Pour éclaircir la question, je joins ici un document d'une haute importance, et que seul de tous les journaux vous aurez fait connaître, c'est le tableau offrant en regard le nombre des articles présentés à chaque exposition depuis l'origine de ces concours ; je garantis l'exactitude des chiffres : je n'oublierai pas de dire que l'institution de ces solennités industrielles honore le ministère de François de Neufchâteau.

1798.	1 ^{re} exposition.	120 articles admis.
1804.	2 ^e —	254 —
1809.	3 ^e —	427 —
1806.	4 ^e —	700 —

FEUILLETON DE LA PRESSE.

LA PETITE REINE.

§ III. — Il sauve la mère.

Au bruit de la voix qui criait : *Dieu et la reine !* lord Maxwell se détacha de la troupe et s'approcha au galop du lieu où s'étaient fait entendre ces paroles de ralliement.

— Mylord, dit Nicol, en s'approchant du comte, mylord, la petite reine est-elle en sûreté ?

— Elle est heureusement arrivée dans le château de Stirling, où je l'ai confiée à un corps considérable d'Ecosseis rassemblés dans cette forteresse. Et madame la reine-mère ?

— Madame la reine-mère reste encore là, prisonnière. Elle est trop malade pour qu'on puisse l'emmener captive en Angleterre, comme l'a résolu Henry VIII.

— Il faut attaquer cette auberge, tomber à l'improviste sur les troupes qui la gardent, et délivrer la reine.

— Ces troupes sont trop nombreuses pour rendre possible un pareil coup de main ; et la présence seule du roi devrait, d'ailleurs, vous faire renoncer à ce projet. Combien comptez-vous de cavaliers avec vous ?

— Six cents.

— Prés de deux mille hommes gardent prisonnière la reine. Écoutez : il faut recourir à la ruse, et je vais vous enseigner le moyen d'éloigner le roi et de donner à vos projets quelque chance de réussite. Mais avant tout, se trouve-t-il parmi les vôtres un honnête soldat qui me jure, au nom de sa part de paradis, de veiller sur cet enfant, et de le reconduire, aussitôt, sain et sauf au château de Stirling ? Déjà, la pauvre créature a failli périr pour la bonne cause : je ne me sentirais plus le courage de l'exposer encore une fois aux périls qu'il a courus.

— Lord Maxwell appela un de ses valets, vieux serviteur à barbe grise.

— Jack, lui dit-il, voici un enfant qu'il te faut emmener sain et sauf à Stirling. C'est un dépôt que je te confie sur le salut de ton âme. Va.

Nicol baisa doucement le front de l'enfant endormi, le déposa dans les

bras du vieillard, essuya une larme et suivit du regard et de l'oreille, tant qu'il le put, le cheval et le cavalier qui emmenaient son fils.

Maintenant mylord, dit-il quand il n'entendit plus rien, maintenant à l'œuvre, envoyez cinquante de vos cavaliers, les mieux montés, à un demi-mille de l'auberge. Là, qu'ils déchargent leurs pistolets, qu'ils feignent de combattre et qu'ils s'éloignent sans cesser leurs arquebusades, à mesure que les soldats anglais s'approcheront d'eux ! Je réponds du reste.

Lord Maxwell, sans discuter avec le nain les motifs de ce plan, car il savait la loyauté de Nicol, le mit à exécution sur l'heure. Il confia l'expédition à l'un de ses officiers les plus intelligents et bientôt le bruit des décharges de mousqueterie éclata au loin. Ces mousqueteries ne tardèrent pas à exciter vivement l'attention des troupes qui envahissaient l'auberge ; quelques soldats furent envoyés à la découverte ; mais dès qu'il entendit les pas de leurs chevaux, l'officier écossais partit au grand galop avec les siens, et alla reprendre à deux cents pas de la son fracas de pistolets : si bien que les soldats anglais revinrent près de Henri VIII, convaincus et affirmant qu'un engagement considérable avait lieu entre les ennemis et un renfort considérable de troupes anglaises que le roi avait fait demander à la hâte : car il s'attendait si peu au passage du Solway par les Ecosseis, et surtout à la défaite impossible à prévoir de dix mille de ces Ecosseis par cinq cents Anglais, qu'il s'était mis à la poursuite des vaincus avec des troupes moins nombreuses que les vaincus eux-mêmes.

Sitôt qu'il apprit le faux combat cette nouvelle lui inspira de sérieuses inquiétudes ; il rassembla à la hâte tous ceux qui l'accompagnaient, monta à cheval, marcha droit au lieu où il supposait l'engagement et laissa la garde de sa prisonnière à cinquante hommes d'armes, avec ordre de faire placer la reine dans la litière et d'attendre les ordres qu'il enverrait à son égard. A peine quelques minutes s'étaient écoulées depuis le départ d'Henri VIII que les soldats de lord Maxwell, guidés par Nicol à travers les détours du marais, s'approchèrent silencieusement de la maison et l'entourèrent avant qu'aucune des sentinelles eût rien entendu et rien aperçu. Puis alors Nicol alluma et brandit une torche, et les Anglais se virent au milieu d'un corps nombreux d'ennemis qui les tenaient couchés en joue, l'arquebuse et l'arbalète au poing.

— Rendez-vous, ou vous êtes morts ! Nous sommes deux mille, cria le fou : toute résistance serait inutile et insensée.

L'officier qui commandait les Anglais voulut combattre et arma le rouet de son pistolet. Un coup de poignard de Nicol le frappa au cœur et il tomba.

— Ne faites point un pas en avant, dit lord Maxwell ; jetez vos armes, ou n'attendez aucune merci.

Sans chef, au milieu d'une troupe immense d'ennemis, les soldats comprirent qu'il ne leur restait qu'à céder à la nécessité et jetèrent leurs armes. Tandis que les Ecosseis relevaient ces armes et nouaient les mains de leurs prisonniers, Nicol se précipita dans la chambre de la reine :

— La liberté ! nous vous apportons la liberté ; noble dame ! venez ! venez !

Marie de Lorraine, à ces cris, se souleva sur son lit, regarda d'un œil égaré Nicol, se mit à parler d'une voix basse et folle, et refusa obstinément les soins de ses femmes qui voulaient la vêtir.

— Non, non, dit-elle, non ! Nicol me l'a dit, ce n'était pas mon enfant. Laissez-moi dormir à l'aise, puisque ce n'était pas ma fille qu'il serrait dans ses mains de fer, puisqu'un ange est venu emporter Marie au ciel.

— Voici les Anglais qui vont revenir, dit lord Maxwell ; chaque minute de retard est une chance de salut perdue pour elle et pour nous.

— Madame, madame ! il faut nous suivre. Venez, votre fille, la reine Marie vous attend au château de Stirling.

— Dites au roi que je ne partirai pas sans lui ! Sans doute, il est encore près de lady Marguerite. Il l'aime parce qu'elle lui a donné trois fils ! mais moi, voilà que je suis mère aussi ! voilà que j'ai une fille aussi !

Il n'a plus de raison pour m'aban donner, pour aller près de cette femme orgueilleuse et qui m'a fait passer tant de nuits à verser des larmes.

— Venez, madame, au nom du ciel, répéta Maxwell.

— Ma fille vaut bien trois bâtards ! Pourquoi son père ne la préférerait-il pas à un enfant de l'adultère ? Laissez-moi laissez-moi je ne partirai pas sans le roi.

— Il faut l'emmener sur l'heure, s'écria le lord. Enveloppez-la de son manteau et de gré ou par force, qu'on la place dans sa litière.

Les femmes voulurent obéir, mais Marie jeta des cris perçants, se débattit et fit une résistance impossible à vaincre, à moins d'employer tout-à-fait la violence.

Nicol, témoin de cette scène, se désolait, et priait Dieu, quand tout

(1) Voir la *Presse* des 2 et 3 septembre.

1819.	8 ^e exposition.	1,647 articles admis.
1825.	6 ^e —	1,638 —
1827.	7 ^e —	1,674 —
1834.	8 ^e —	2,250 —
1859.	9 ^e —	5,400 —

Les chiffres ont aussi leur éloquence et qui ne souffre pas la controverse; ce tableau offre donc des renseignements curieux; nous y reconnaissons que dans le cours des huit années qui se sont écoulées de 1798 à 1806, le nombre des articles présentés à l'exposition n'a monté que de 120 à 700; la guerre occupait alors tous les esprits. Dans les treize années de 1806 à 1819, ce chiffre s'éleva de 700 à 1,647; de l'année 1819 à 1827, il ne présente qu'une augmentation à peine sensible; mais en 1839, après neuf années de notre révolution de juillet, le chiffre des articles admis à l'exposition des produits de l'industrie a plus que doublé, puisqu'il s'élève de 1,647 à 5,400 articles. Un pareil résultat témoigne assez de la prospérité du pays; il dispense de répondre aux déclamations intéressées des partis. Il est probable que nos rivaux en industrie qui sont fort bien renseignés sur tout ce qui se fait en France, auront eu connaissance de ces documents. La paix, ont-ils dit, a produit ces résultats, une guerre maritime ne pourrait-elle pas, en arrêtant l'essor de l'industrie, les obliger de nouveau à s'approvisionner en Angleterre des produits qu'ils confectionnent aujourd'hui? De là ces provocations récentes de la presse anglaise, de là ces défiances hautement exprimées, ces menaces formulées à la tribune par les ministres. Mal calculé de la part d'hommes qui, d'habitude, calculent si bien. Les embarras d'une guerre, que nous ne redoutons pas, peuvent momentanément ralentir les relations éloignées; mais la guerre n'est pas un état normal, les transactions ne tardent pas à reprendre leurs cours; un peuple n'oublie pas ses découvertes ou ses procédés de perfectionnements. Il y aura, d'ailleurs, toujours assez de bras en France pour défendre le pays, cultiver les terres et alimenter les fabriques.

.... N.

AFFAIRE DES MARCHANDS D'OPIMUM EN CHINE.

Le conflit qui s'est élevé en Chine entre les marchands d'opium et le gouvernement de l'empire céleste pourrait devenir une occasion de relever nos établissements de l'Inde de la nullité dans laquelle ils sont plongés, si le pouvoir montrait quelque vigueur et s'il comprenait réellement les intérêts de notre commerce. On n'aperçoit pas trop, au premier abord, quelles relations il peut y avoir entre nos colonies orientales et la vente de l'opium à Canton; mais quelques éclaircissements feront comprendre que le désastre qui a frappé les marchands anglais modifiera tôt ou tard les relations de Pondichéry avec le gouvernement britannique, ou si on l'aime mieux avec le gouvernement anglo indien.

On voit figurer tous les ans dans le budget des recettes, sous le chapitre des produits extraordinaires, une somme de un million provenant de la vente de l'Inde. Or voici ce que c'est que cette rente de l'Inde. A la paix générale et lorsqu'on nous rendit, en 1814, quelques-unes de nos colonies de l'Inde (Pondichéry, Yanaon, Karikal, Mahé et Chandernagor), l'Angleterre eut soin d'annihiler dans ces possessions non seulement toute puissance militaire, mais encore toutes les chances commerciales que nous aurions pu y avoir. En effet, le traité conclu le 7 mars 1815 et signé à Londres par M. le comte de la Châtre, en est la preuve la plus évidente.

Le commerce du sel et de l'opium sont assujettis dans toute l'Inde-Britannique à certains réglemens et restrictions qui n'ont fait un véritable monopole. Dans le Bengale le gouvernement possède toutes les cultures de l'opium, et il vend chaque année publiquement le produit de la récolte aux marchands. Depuis vingt et quelques années la compagnie a immensément étendu ces cultures; on peut en juger par les chiffres d'importation en Chine, qui se présentent depuis 1816, dans les proportions suivantes :

Années.	Caisnes.	Valeurs.
1816	— 5,210	— 17,000 000 francs.
1820	— 4,770	— 42,000 000
1825	— 9,621	— 55,000 000
1850	— 18,760	— 65,000 000
1852	— 25,670	— 77,000 000
1856	— 27,111	— 90,000 000

Aujourd'hui la valeur de l'opium importé en Chine dépasse cent millions de francs. Si on eût laissé à la France la faculté de faire le commerce de l'opium, cette concurrence aurait pu nuire aux intérêts de la compagnie; on a, par conséquent, enlevé à nos colonies de l'Inde le commerce de cette denrée ainsi que celui du sel; et nous nous trouvons, quant à ces deux produits, même pour la propre consommation des colonies, dans la dépendance complète de l'Angleterre.

Voici maintenant quelques articles du traité de 1815 : Art. « 1^{er}. Sa majesté très-chrétienne s'engage à affermer au gouvernement anglais dans l'Inde le privilège exclusif d'acheter le sel qui sera fabriqué dans les possessions françaises sur les côtes de Coremandel et d'Orixia moyennant un prix juste et raisonnable qui sera réglé d'après celui auquel ledit gouvernement aura payé cet article dans les districts avoisinant respectivement lesdites possessions, etc., etc. »

« Art. 6. Il est convenu entre les hautes parties contractantes, relativement au commerce de l'opium, qu'à chacune des ventes périodiques de cet article, il sera réservé pour le gouvernement français et délivré à la réquisition des agents de Sa Majesté très-chrétienne, la quantité de cais-

ses d'opium qu'ils demanderont, en tant que cette quantité n'excèdera pas trois cents caisses par an, lesquelles devront être payées au prix moyen auquel l'opium se sera élevé à chacune de ces ventes périodiques.

« En considération de ces stipulations, sa majesté britannique s'engage à faire payer annuellement aux agents de sa majesté très chrétienne, dûment autorisés, la somme de quatre lacs de roupies sicca, lequel paiement sera effectué par trimestre et par portions égales, soit à Calcutta, soit à Madras, dix jours après que les traites tirées par lesdits agents auront été présentées au gouvernement de l'une ou de l'autre de ces présidences. » Voilà qui est pour les relations commerciales. L'article 8 du traité de 1815 rend toute consolidation de nos possessions de l'Inde à peu près impossible. En effet, il y est dit : « Sa majesté très chrétienne, dans la vue de conserver la bonne harmonie qui existe entre les deux nations, s'est engagée à n'élever aucun ouvrage de fortification dans les établissements qui doivent lui être rendus, en vertu du traité du 30 mai 1814, et à n'avoir que le nombre de troupes nécessaires pour y maintenir la police, etc. »

On sentira facilement que, sous l'empire de pareilles conditions, nos possessions de l'Inde devaient nécessairement rester stationnaires. Aujourd'hui des modifications deviendront peut-être possibles. Si le gouvernement chinois tient rigoureusement à l'exécution des décrets de l'empereur sur l'introduction de l'opium, ce produit exploité uniquement par la compagnie des Indes ne trouve plus de débouché et sa culture disparaîtra dans un délai plus ou moins long du territoire du Bengale. Une fois que les choses en seront à ce point, la compagnie n'aura plus grand intérêt à payer la rente stipulée à la France, et elle cherchera la première à échapper à une clause qui lui sera onéreuse. C'est ce moment là que nous devons saisir pour placer nos colonies de l'Inde dans des conditions plus favorables et pour leur procurer une existence politique qu'elles n'auront qu'avec une force militaire suffisante.

Quoique le traité du 7 mars 1815 ait été conclu dans des circonstances malheureuses, on y a néanmoins fait de trop larges concessions. Les produits du sel et de l'opium étaient en 1815, peut-être le sixième ou le septième de ce qu'ils sont aujourd'hui. Cependant, la rente payée par l'Angleterre à la France est invariable; c'est toujours la même somme d'un million de francs. Nous avons renoncé, pour une indemnité fixe, à un avantage croissant et progressif; en supposant qu'en 1815 le commerce du sel et de l'opium nous eût rendu un million, il est certain que ce même commerce, si nous n'en avions pas cédé le privilège à la compagnie anglaise des Indes, nous donnerait aujourd'hui sept ou huit millions. Les bases du traité étaient par conséquent complètement inadmissibles pour un avenir tant soit peu éloigné.

Nous terminerons cette discussion par quelques observations qui ne touchent pas au fond de la difficulté, mais qui peuvent trouver leur place ici. Aucun peuple du monde ne fait davantage parade de ses sentimens religieux que les Anglais, personne n'observe plus rigoureusement les formes extérieures du culte qu'eux, et ils inondent le globe avec une merveilleuse profusion de missionnaires et de bibles, mais tout cela quand leur intérêt commercial n'est pas en jeu. On a vu partir de Londres, sur la même navire, des idoles pour les Orientaux et des missionnaires pour prêcher l'évangile dans l'autre hémisphère. C'est très compatible selon eux, et la doctrine commerciale est toujours subordonnée à la doctrine religieuse. Les Anglais connaissent parfaitement l'effet de l'opium sur la population chinoise, ils savent très bien que cet ingrédient produisait un abrutissement et une mortalité effroyables; mais peu leur importe de pareils symptômes; le sort d'un peuple entier peut-il entrer en balance avec une vente de plus de cent millions de francs par an? Ce commerce criminel est d'ailleurs racheté par le martyre de quelques missionnaires et peut-être que le bien qu'on essaie de faire, compense le mal qu'on fait réellement. En vérité les Chinois doivent avoir bonne opinion de la doctrine religieuse d'un peuple qui viole si ouvertement les plus simples règles de la morale; il faudrait qu'ils fussent fous pour ne pas suspecter la bonne foi de tous les missionnaires anglais, et le gouvernement lui-même en droit de les prendre plutôt pour des courtiers de commerce que pour des ministres de la religion chrétienne.

Le Messenger donne ce soir les détails suivants :

« M. Cochelet, notre consul à Alexandrie, aurait fait parvenir aux affaires étrangères le résultat d'une conversation qu'il aurait eue avec Mehemet-Ali. Dans cette conversation le pacha aurait témoigné avec quelque vivacité sa surprise du parti que les cinq puissances et surtout la France avaient pris d'intervenir intempestivement dans l'arrangement qu'il était près de conclure avec la Porte-Ottomane.

« Il aurait annoncé l'intention de ne renoncer à aucune des prétentions que le divan avait déjà acceptées, et n'aurait pas hésité à déclarer, pour le cas où par une voie quelconque on essaierait de modifier ces prétentions que la victoire a consacrées, son dessein de transmettre à Ibrahim l'ordre de marcher sur Constantinople; les Russes, aurait-il ajouté, ne manqueront pas de saisir cette occasion d'intervenir et de pénétrer au cœur de l'empire ottoman, et alors les autres puissances verront ce qu'elles auront gagné à s'immiscer dans un débat près de se terminer sans elles. »

Nous ignorons si ces détails sont vrais; mais ils nous paraissent du moins très vraisemblables. Il y a plus de huit jours qu'en posant à côté des faits déjà accomplis leurs déductions logiques, nous avons fait entrevoir à nos lecteurs les résolutions que le Messenger prétend être annoncées aujourd'hui par Mehemet-Ali.

AFFAIRES D'ESPAGNE.

Le Moniteur parisien publie ce soir les dépêches télégraphiques suivantes :

Le sous-préfet de Bayonne, à M. le ministre de l'intérieur.

Le 30, don Carlos s'est rendu à Lecumberry, ce qui prouve qu'il est d'accord avec Elío. Le 29, Espartero occupait la rive gauche du Déva; Maroto et Simon Torre la rive droite. Le 29, lord Hay se plaignait d'Espartero, qui compromettait la négociation par trop de précipitation.

Bayonne, 2 septembre, parvenue ce matin.

Don Carlos a nommé Eguia commandant-général par intérim.

Le gouvernement a fait afficher à la Bourse la dépêche télégraphique suivante de Bayonne, parvenue aujourd'hui à dix heures :

« Maroto et Espartero n'ont pas pu s'entendre dans leur entrevue qui a eu lieu le 26 entre Bergara et Villaréal. Depuis ce moment, Maroto et D. Carlos sont séparés sans qu'il y ait scission ouverte. Don Carlos est à Lanz, disposant de tous les bataillons navarrais; ceux d'Alava penchent pour lui. Maroto dispose des autres. »

De l'ensemble de ces nouvelles, il résulte qu'aucune transaction n'est encore arrêtée; mais qu'il y a deux partis séparés dans le camp carliste : don Carlos a pour lui le dévouement des Navarrais, et des espérances sur les Alavais; les Guipuscoans et les Biscayens sont du côté de Maroto. Dans cette situation, un coup de main vigoureux opéré par Espartero pourrait, ce nous semble, achever ce que la discorde a commencé. Les correspondances de la frontière nous apportent aujourd'hui un long et emphatique factum du général en chef christino, lequel passe en revue les derniers avantages remportés par ses troupes, et les fait valoir avec une exagération peu commune, même dans les bulletins espagnols. Au lieu de perdre son temps à rédiger ces rodomontades, il vaudrait beaucoup mieux profiter des événemens, et s'efforcer de mettre fin à la guerre par une victoire décisive, si l'on ne peut réussir à la terminer par une transaction amiable.

Le comte de Casa-Eguia que don Carlos vient de charger du commandement général par intérim, a déjà rempli ces fonctions avant Maroto. Il est vieux et privé d'un bras; ses antécédens militaires ne sont guère de nature à faire penser qu'il soit homme à relever les affaires du prétendant.

Actes officiels.

MARINE. — Un ordre du jour de M. l'amiral Duperré, en date du château d'Eu, 30 août, transmet aux commandans, officiers et équipages de la flotte réunie au Tréport les témoignages de la satisfaction du roi pour la bonne tenue des bâtimens, la discipline des équipages et la précision des manœuvres. M. l'amiral Duperré annonce, en outre, que le roi a nommé, dans l'ordre royal de la Légion d'Honneur, savoir :

MM. le lieutenant de vaisseau Dutertre, officier de la Légion d'Honneur; le lieutenant de vaisseau Leps, chevalier; le lieutenant de vaisseau Leboinnec, id.; l'enseigne de vaisseau Kerlero de Rosbo, id.; l'enseigne de vaisseau Racaud, id.; le second maître d'équipage Grinety, id.

TRAVAUX PUBLICS. — Par ordonnance du roi, en date du 30 août, M. Vallée, inspecteur-divisionnaire adjoint des ponts et chaussées, est nommé inspecteur-divisionnaire, en remplacement de M. Vicat, qui n'a pas accepté.

— Par la même ordonnance, M. Lescure de Ballerive, ingénieur en-chef des ponts et chaussées, est nommé inspecteur-divisionnaire-adjoint, en remplacement de M. Vallée.

Nouvelles et Faits divers.

Le roi, la reine, le roi des Belges, les princesses et le duc de Montpensier, accompagnés de MM. les ministres du commerce, de l'instruction publique, du ministre de la Belgique, des généraux Athalin, Delaborde, et de plusieurs officiers d'ordonnance, sont sortis, hier, en char-à-banc par le parc, et sont allés faire une promenade sur la route neuve de Neufchâtel; LL. MM. sont allées jusqu'au village de Sept Meules. Le roi voulait voir cette nouvelle route qui va d'Eu à Rouen par Neufchâtel, et qui n'est pas encore terminée.

LL. MM. sont rentrées à Eu par le chemin de Melleville, le poteau de Guerville, la forêt, route de Blangy à Eu, et le bois l'Abbé. LL. MM. sont rentrées au palais d'Eu à six heures.

— M. le duc et Mme la duchesse d'Orléans sont arrivés à Pau le 30 août, à cinq heures du soir. LL. AA. RR. devaient séjourner le 31 dans cette ville et partir le 1^{er} septembre pour une tournée à Oléron, Mauléon et Saint-Palais.

— M. Guizot est arrivé ce matin de sa terre de Val-Richer.

— Le vaisseau le *Santi-Petri*, commandé par M. de Sulin, capitaine de vaisseau, est parti de Toulon le 2 septembre. Ce bâtiment se rend dans le Levant. — Le bâtiment à vapeur le *Vautour*, capitaine Marceau, lieutenant de vaisseau, est parti de Toulon le 1^{er} septembre. Ce bâtiment se rend à Alger. — Le bâtiment à vapeur le *Castor*, capitaine Serval, lieutenant de vaisseau, est arrivé à Toulon le 1^{er} septembre. Ce bâtiment vient du Levant.

— Je ne saurais plus avancer d'un pas. Voyez combien je tousse! Mon visage d'ailleurs est tout rouge.

— Tu veux donc que je tombe de ton dos et que je me fasse bien mal; mes doigts s'écorchent aux broderies de ton pourpoint, et voilà que je ne puis plus me tenir! Oh! le méchant Nicol! Je ne l'aimerais plus jamais, jamais!

Cependant Nicol commençait à se laisser attendre. La petite fille qui regardait bien attentivement dans une glace de Venise, placée en face d'elle l'impression que ses paroles produisaient sur le nain, lut aussitôt sur sa physionomie cette disposition favorable à ses desirs et redoubla de calinerie et de gentillesse pour arriver à son triomphe.

— Allons, mon Nicol, sois bon, sois complaisant. Tiens, si tu veux faire encore un tour, rien qu'un tour, je te promets de t'embrasser.

Alors on vit Nicol se replacer à quatre pattes et malgré la violence de sa toux et quoique le sang lui portât au visage d'une manière effrayante, il se mit à traîner autour du salon la petite reine joyeuse et qui, lorsqu'elle passa devant ses compagnes, les salua gracieusement de la main. Mais son triomphe ne dura pas longtemps, car tout-à-coup elle roula sur le plancher et alla frapper de sa tête blonde contre l'angle des marches du trône même. Quant à Nicol, il gisait sans mouvement, étendu au milieu de la salle. A cette vue, les petites filles effrayées poussèrent des cris perçans, et Marie éperdue, sans prendre garde au sang qui coulait de son front, se jeta sur le corps inanimé. Elle le serrait de ses petits bras, elle le couvrait de baisers, elle l'appelait de la manière la plus touchante.

— Nicol, s'écria-t-elle, Nicol! éveille-toi! ne reste pas ainsi les yeux fermés et la bouche ouverte! Au nom du bon Dieu, réponds à ta petite Marie! J'ai peur, vois-tu, et tu ne voudrais pas me faire peur.

Et les petites filles, effrayées encore davantage par la frayeur de leur compagne, joignaient leurs cris à ses plaintes. Si bien que trois personnes entrèrent précipitamment dans la salle, témoignant une terreur presque aussi grande que celle des enfans : c'étaient le capitaine des gardes, l'épée au poing, la gouvernante des jeunes filles et la reine régente elle-même.

— Ma fille blessée! s'écria-t-elle; mon Dieu! mes pressentimens ne me trompaient donc point; les misérables ont attenté à ses jours.

— Nicol! Nicol! regarde-moi donc, répétait la petite reine, sans

à coup, sans doute par une inspiration du ciel, il s'approcha de la reine et se mit à chanter son refrain :

Sire Dugald, ne craignez rien,
Ne craignez rien, tout ira bien.

Aussitôt la reine repoussa ses femmes, s'arrêta, écouta avec attention et, saisie d'une crise nerveuse, répandit des larmes abondantes. Puis, elle reconnut Nicol, tendit la main à lord Maxwell et s'écria :

— Partons, messieurs, allons rejoindre ma fille.

— Mon Dieu! mon Dieu! merci du miracle que vous avez opéré par la plus frêle et la plus humble de vos créatures! murmura Nicol, en levant les mains au ciel.

Les troupes écossaises se mirent en marche, et avant le jour la veuve de Jacques V fut réunie à sa fille, dans le château de Stirling, où neuf mois après, le cardinal Beaton, archevêque de Saint-André sacra reine, Marie Stuart, au milieu des transports de joie de la noblesse écossaise.

IV.

Au milieu du lac de Mentheth dans une île d'assez médiocre étendue, on voit encore aujourd'hui les ruines d'un monastère, largement flanqué de tours, de remparts et des autres ouvrages de fortifications regardés au seizième siècle comme les plus propres à la défense des places. Trois années après les événemens que l'on a lus dans la première partie de cette histoire, deux mille Ecossais choisis parmi les plus braves et les plus éprouvés de l'armée, étaient chargés de la garde de ce château, protégé en outre par douze pièces d'artillerie. C'était un spectacle étrange que de voir ainsi un séjour de prière et de paix transformé en citadelle; le vieux cloître fortifié présentait l'aspect le plus bizarre qu'offrirait un moine en froc, le casque en tête et l'arquebuse à la main. Néanmoins, on ne s'était pas contenté de ceindre l'église de parapets et de bastions, de flanquer le couvent de tours crénelées et de creuser, à l'entour, des fossés profonds remplis d'eau et bordés de palissades : des patrouilles à cheval parcouraient les bords de l'île, et deux camps établis sur la rive opposée, l'un au nord, l'autre au midi, se tenaient prêts à repousser toutes les attaques que l'on aurait tentées de faire contre l'île, et à opposer une longue et redoutable résistance, avant que les troupes de l'intérieur eussent elles-mêmes allumé les mâches de leurs armes à feu.

Cependant si au-dehors du cloître, tout avait un aspect belliqueux, en revanche, on s'était appliqué à donner à l'intérieur du vieil édifice un

air riant et pacifique. Les jardins, disposés avec un soin extrême, montraient à chaque pas les arbustes les plus précieux, rassemblés à grands frais des pays étrangers, et un luxe royal décorait les appartemens, surtout une vaste salle, tendue en cuir de Cordoue, rehaussé de splendides gauffrures en or, dans les lozanges desquelles saillait le cordon royal de l'Ecosse : de longs rideaux de brocard venus de France, des portières en tapisserie de Flandre, complétaient la magnificence de cet appartement, au milieu duquel s'élevait un trône. Assises sur les dernières marches de ce trône, quatre jeunes filles, vêtues de blanc, jouaient et devisaient entre elles, tandis qu'une cinquième, à cheval sur le dos d'un petit vieillard, s'obstinait à le faire galopper autour de la salle, tirant bel et bien le cordon de soie qui servait de mors à cette monture de singulière espèce, et n'épargnant ni le fouet, ni le talon, en guise d'éperon. A la fin, le cheval, hors d'haleine, et qui se mourait de fatigue, prit, comme jadis, l'âne du prophète Balaam, la liberté de faire observer qu'il ne pouvait aller plus loin et qu'il lui fallait à toute force le repos. Mais l'impérieuse petite fille lui répliqua que le destrier de la reine devait être infatigable et qu'il recevait trop d'honneur de porter un si précieux fardeau, pour qu'il se trouvât las après quatre tours, au galop, de l'appartement. Le cheval remontra humblement qu'il n'en pouvait plus, et que, dût-il commettre le crime de lèse-majesté, il n'irait pas plus loin et allait se redresser sur ses pieds de derrière, aux risques et périls du nez de sa majesté. A cette réponse, la petite reine entra dans une colère violente, fit claquer son fouet, donna de l'éperon, et tira violemment la bride. Le cheval se releva sur ses pieds, et il fallut que la reine se cramponnât, de ses deux mains, du mieux qu'elle put, au pourpoint tailladé de la rêtière monture, sans quoi elle aurait bien pu elle-même glisser à terre et s'y trouver à son tour à quatre pattes. Une fois en ce péril extrême, elle changea de ton, passa de la colère à la douceur et des menaces aux supplications.

— Mon bon Clangor, dit-elle, car le cheval n'était autre que notre ami Nicol, mon bon Nicol, remets-toi à quatre pattes, et promène-moi encore une fois, rien qu'une seule petite fois, autour de la salle.

— Je suis par trop fatigué et puis vous avez été méchante.

— Je ne le serai plus! Je te le promets. Encore un tour, mon bon Nicol, je t'en supplie.

— On écrit de Toulon, 30 août : « Le même mouvement règne dans le port. Demain, le vaisseau l'Alger qui attend M. Rigodit, capitaine de vaisseau, son nouveau commandant, sera sorti du bassin et placé sous la machine à mâter pour recevoir ses bas mâts, le Marengo le remplacera. Le commandant de la frégate la *Thésis* vient de recevoir des lettres closes comme commandant de station. Cette frégate a pris tous ses remplacemens et objets de rechange pour le brick la *Sylphe*, et n'attend plus que des vents favorables pour appareiller; elle va dans les mers du Sud.

— Par dépêche d'hier, le ministre de la marine fait connaître que le brick l'*Eclipse*, venant de la Havane, sera désarmé immédiatement après son entrée en libre pratique. Il en sera de même des autres bâtimens qui arriveront du Mexique et qui sont attendus à Toulon.

— L'ordre a été donné de débarquer tous les lieutenans de vaisseau nouvellement promus, et de les remplacer par des enseignes de vaisseau. Il y avait pénurie d'officiers pour les armemens nouveaux; mais une nouvelle promotion a pourvu à cette insuffisance; il y en a aujourd'hui une quarantaine de disponibles.

— La 56^e compagnie va passer immédiatement sur le vaisseau l'Alger. Le vaisseau le *Santi-Petri*, commandé par M. de Suin, capitaine de vaisseau, a reçu son complément d'équipage; il n'attend plus que l'ordre du télégraphe pour partir. On dit que M. Guérin, peintre de marine, prendra passage sur ce vaisseau pour se rendre dans le Levant; il est attendu aujourd'hui à Toulon. La corvette de charge la *Marne* continue ses réparations; elle attend qu'on lui ait fait place dans un des deux bassins pour y entrer.

— Les deux bateaux à vapeur le *Phare* et le *Ramier* partiront demain pour Port-Vendres, où ils vont attendre le duc d'Orléans qui doit y arriver le 5 de ce mois; l'autre bateau à vapeur le *Lavoisier* continue à faire son charbon.

— L'archéologue commence à passer à l'état de monomanie chez les boultiers. Sur les boulevards, un bonnetier a eu soin de mettre sur son enseigne que sa maison occupait l'ancienne limite de la capitale. Un autre, rue Richelieu, a fait renaitre l'écu des anciens chausseurs de Paris. Enfin voici, rue Neuve-des-Petits-Champs, un marchand de passe-lacets qui fait remonter la création de son magasin à l'an 1561, c'est-à-dire au règne de Charles IX.

— On parle dans les salons de Dresde du prochain mariage du prince Alexandre des Pays-Bas, fils du prince d'Orange, avec la grande-duchesse Olga Nicolaïevna. Il est question aussi d'une alliance entre l'archiduc Albert, fils de l'archiduc Charles et la troisième fille de l'empereur Nicolas, la grande-duchesse Alexandra. La princesse de Darmstadt doit traverser Dresde en allant à Saint-Petersbourg, où elle restera deux mois avant d'épouser l'héritier présomptif de l'empire russe.

— Les Américains viennent de construire un aqueduc sur la rive orientale de l'Hudson : sa longueur totale est de 42 milles anglais (14 lieues de France).

— Les ouvriers employés au tunnel de la Tamise sont arrivés à la ligne des plus basses eaux, ce qui fait disparaître toute crainte d'irruption ultérieure. La longueur totale du tunnel est maintenant de 990 pieds, ce qui est un peu moins des trois quarts de la distance totale; il ne reste plus à exécuter que 380 pieds pour accomplir entièrement les travaux. Comme les ouvriers font, terme moyen, 9 pieds de travail par semaine, on peut espérer que le tunnel de la Tamise sera entièrement achevé et livré à la circulation vers la fin de l'année prochaine.

— La Gazette de Bâle rend ainsi compte des travaux du chemin de fer de Strasbourg à Bâle qui s'exécutent sur la frontière de Suisse :

« Tous ceux qui habitent la partie limitrophe de la France et de la Suisse, vers Bâle, admirent l'activité avec laquelle sont poussés les travaux du chemin de fer qui doit établir une communication si rapide entre la capitale de l'Alsace et notre ville. Aussi les habitants de Bâle et des environs vont-ils par centaines pour voir ces travaux qui présentent déjà une si belle ligne de terrassements munis de leurs traverses et de leurs rails, et qui bientôt donneront à la contrée un mouvement et une vie auxquels elle n'était pas faite jusqu'ici.

« Si parfois l'envie ou d'aveugles préventions ont essayé d'accréditer à l'étranger et même en France, des bruits mensongers, ou des doutes sur l'avancement des travaux du chemin de fer de Strasbourg à Bâle; si, méconnaissant MM. Nicolas Kœchlin et frères, qui jouissent d'un renom si justement mérité et par les nombreux établissemens industriels qu'ils ont fondés, et par leur génie entreprenant, on a été jusqu'à leur attribuer la faute, peut-être volontaire de ne pas faire marcher plus vite les travaux de leur grande entreprise; les hommes impartiaux peuvent aujourd'hui se donner la satisfaction de s'assurer par eux-mêmes que les concessionnaires du chemin de fer de Strasbourg à Bâle et leurs nombreux, agents ont fait et continuent de faire tout ce qui est en leur pouvoir pour achever cette entreprise dans le plus court délai possible.

« Déjà plusieurs amateurs de notre ville et des environs, ont pu goûter les premiers plaisirs d'une course en chemin de fer. Grâce à l'obligeance des agents employés à la centralisation d'une partie de la ligne, M. Freund, de St-Louis, a eu la permission d'atteler un cheval à un wagon servant aux travaux, et en attendant l'impulsion de la vapeur, les heureux voyageurs ont ainsi pu faire, avec une rapidité relative, il est vrai, la longue et jolie course du village de St-Louis jusque dans la forêt royale de la Harth. Aussi, au retour de St-Louis, les amateurs composant ce premier convoi, ont-ils fêté la verre en main cette inauguration improvisée, et le nom de MM. Kœchlin avec tout ce qu'ils ont déjà fait pour le progrès et pour le bien de leur patrie, n'a pas été oublié. »

— Le fils de M. Lafont vient de partir pour aller chercher les restes de son malheureux père. Il doit les ramener à Paris où un service funèbre sera célébré à Saint-Roch.

— Il n'y a pas un lettré ou un artiste qui a perdu le souvenir de M. Louis de Maynard, jeune poète, mort dans un duel affreux, à la Martinique, il y a deux ans. Nous trouvons dans un journal des Antilles la lettre sui-

vante, que lui écrivait M. Victor Hugo, juste la veille du jour où il était tué :

Du 21 mai 1837.

« Nous vous attendons toujours. Votre lettre si bonne et si charmante promettait votre prochain retour, nous nous en sommes tous fait une fête, et vous ne venez pas. Nous aurions pourtant bien besoin de vous ici; nous aurions besoin de vous pour nous, parce que nous vous aimons et que, quant à moi, votre amitié généreuse et loyale était une des réelles joies de ma vie; nous aurions besoin de vous pour vous-même, parce qu'ici vous nous feriez, j'en suis sûr, un beau livre; parce qu'à une grande pensée comme la vôtre il faut un grand spectacle comme le nôtre, et que Paris est le tourbillon naturel des planètes de votre ordre. Nous aurions besoin de vous pour les idées que vous feriez avancer, pour le style que vous édifieriez, pour la critique que vous sauriez redresser, pour l'art qui a si peu d'hommes comme vous; pour tout; et puis je le redis encore, parce qu'une figure noble et sincère comme la vôtre, droite et debout au milieu de tant de regards inclinés et obliques, repose l'œil et console le cœur. »

« Croyez que nous vous aimons bien véritablement ici.

« Voyez-vous, la distance grandit les hommes tels que vous; on vous compare à ce qui est resté et ce n'est pas vous qui perdez à la comparaison.

« Au moins que faites-vous là bas? Dédommangez-vous donc par quelque belle œuvre, votre fruit nécessaire. A défaut du grand spectacle des hommes que vous aviez ici, vous avez le grand spectacle de la nature; à défaut de la lutte des idées, vous avez la calme harmonie des choses : si vous avez moins du siècle, vous avez plus du soleil. L'art doit vous ouvrir encore là-bas de belles perspectives. Venez donc à nous. Venez ou donnez-nous un livre de vous; il nous faut votre personne ou votre pensée.

« Moi, je continue ici mon œuvre, eau fort troublée, comme vous savez, par les pierres qu'on y jette; je travaille, j'étudie, j'ai trois pièces prêtes à être écrites; vous en verrez une quelconque de ces jours; et puis ça et là je fais des vers.

« J'ai vu M. B... qui m'a paru homme distingué, et qui d'ailleurs venant avec une lettre de vous, avait tout de suite la meilleure attitude à mes yeux.

« Nos choses politiques ici sont toujours médiocres et basses, vous vous souvenez; cela n'est pas devenu plus grand depuis que vous nous avez quittés. De petits hommes travaillant autour d'une petite idée; peu de chose s'agitant autour de rien.

« Somme toute, il y a des heures où je vous envie, vous poète exilé sous le soleil, exilé qu'Ovide eût aimé, dans cette belle Martinique que vous avez si admirablement peinte.

« M. Granier de Cassagnac, qui est toujours notre excellent ami à tous deux, se charge de vous faire passer cette lettre, à laquelle je joins un exemplaire de Notre-Dame de Paris pour vous et un autre pour M. D... que vous serez bien bon de lui transmettre avec tous mes remerciemens pour le beau bannier qu'il a envoyé à ma femme. Je lui écrirai prochainement. En attendant, adressez-lui mille affectueux complimens ainsi qu'à M. Auguste, que nous aimons aussi beaucoup.

« Je vous embrasse en frère

« Ma femme vous dit mille bonnes et vraies amitiés.

— VICTOR HUGO.

— La préfecture de police fait afficher sur les murs de Paris un nouveau manifeste contre les sous-Monaco, qui se multiplient extrêmement, et dont la valeur réelle est de la moitié à peine de leur valeur nominale.

— Un intermède moitié comique, moitié sérieux, et qui n'était point sur l'affiche, a été joué jeudi dernier au théâtre de la Porte-Saint-Martin. Les exercices de M. Van Amburgh avaient attiré une foule immense. Un acteur du Gymnase, M. Cachardy, ne trouvant point d'autre place, s'assit dans une stalle du balcon, sans s'inquiéter si elle était disponible. Le propriétaire de la stalle arriva bientôt et voulut en expulser le possesseur qui, piqué de ses formes cavalières, crut devoir tenir bon : de là un échange de paroles assez vives dont l'écho ne tarda pas à faire accourir MM. les sergens de ville.

M. Cachardy était déjà un peu exalté, et la persuasion ne pouvant rien sur lui, les agents de l'autorité se disposaient à l'emmener de force; il s'avisa alors, pour échapper, de descendre par la voie la plus directe dans l'orchestre des musiciens; mais avant qu'il pût entièrement effectuer son projet, les agents le saisirent par le collet de sa redingote, tandis que des mains trop officieuses le tiraient d'en bas par les pieds. M. Cachardy resta ainsi quelques instans entre deux forces égales qui, malheureusement pour ses membres, ne se neutralisaient pas. Enfin les amis-eurent le dessus, et notre jeune premier toucha le plancher, ne laissant à ses persécuteurs qu'un fragment de sa redingote.

Il n'eut rien de plus pressé que de se sauver par le corridor souterrain des musiciens; arrivé dans les coulisses, il était là comme en famille, et chacun dut naturellement songer à un stratagème pour le soustraire aux recherches dont il était l'objet. L'expédient suivant fut aussitôt conçu et exécuté. M. Cachardy se revêtit d'un costume oriental, et se confondit au milieu des Turcs qui figurent dans la *Fille de l'Emir*. Il était temps. Les agents de l'autorité, après avoir mis des surveillans à toutes les portes, se présentèrent bientôt sur le théâtre, où ils se livrèrent aux perquisitions les plus consciencieuses; mais aucun d'eux ne devina la ruse. M. Cachardy, sous le turban, put jouer du spectacle jusqu'à la fin.

Ici commence une nouvelle série d'événemens. L'autorité, certaine que personne n'avait pu sortir de l'enceinte, continuait à veiller à toutes les issues. Comment franchir ce cordon redoutable? La chose n'était pas facile; mais les comédiens ont plus d'un tour dans leur bécasse. En camarade dévoué, Marius ôte son habit, Cachardy l'endosse, prend une dame sous son bras, donne l'autre main à un jeune enfant, et passe tranquille à travers les agents trompés par le touchant appareil d'un chef de famille. Mais ce fut ensuite à Marius de passer; il avait imprudemment mis la redingote de son confrère : à l'aspect de ce vêtement accusateur, tous les agents se jetèrent sur lui, et, malgré ses protestations, voulurent l'arrêter.

Un autre acteur, Ch. Cabot, intervint, jurant ses grands dieux que Ma-

rius était un acteur du théâtre, un de ses camarades; rien ne put dissuader les agents, qui, pour en finir, les emmenèrent l'un et l'autre au corps-de-garde du Château d'Eau, occupé par un détachement du 17^e. Ces deux victimes d'un généreux dévouement passeront une mauvaise nuit; l'officier du poste, ignorant sans doute la nature du fait qui leur était reproché, les fit mettre au violon où ils restèrent jusqu'au lendemain matin. Conduits en lierre à la préfecture de police, ils n'ont pas tardé à recouvrer leur liberté. Quant à Cachardy, il est actuellement en état d'arrestation, et l'on craint que ce petit drame, au fond très innocent, ne se dénoue en police correctionnelle.

— M. de Bériot est à Paris depuis deux jours. Après avoir donné dans l'espace de dix-huit jours, treize concerts avec Thalberg, les deux célèbres virtuoses se sont séparés, M. de Bériot pour aller en Russie, Thalberg pour revenir en Angleterre. Celui-ci sera probablement à Paris au mois de février prochain; le premier ne reviendra que pour l'hiver de 1841.

CAMP DE FONTAINEBLEAU.

On écrit d'Arbonne, 1^{er} septembre : « Hier, les troupes ont employé la journée aux soins de propreté. Le camp a été mis en ordre, les armes nettoyées, les buffleries, le grand et le petit équipement parfaitement bistrées, c'est que l'ordre du jour portait aussi que le commandant supérieur passerait une revue générale qui a eu lieu aujourd'hui et dont voici les détails :

« Le centre de la ligne de bataille faisait face à la forêt en avant de Saint-Martin, entre ce village et Macherin. Dès dix heures du matin, les troupes sont arrivées et ont pris la place que leur désignaient des officiers d'état-major.

« L'artillerie, placée en avant de Saint-Martin, avait sa gauche appuyée au chemin, l'infanterie se prolongeait à la droite de l'artillerie à travers les champs de Fontainebleau.

« La cavalerie avait sa droite à gauche de l'artillerie, près du chemin de St-Martin, et se prolongeait en arrière du rocher de St-Martin.

« L'artillerie avait ses pièces espacées de dix mètres, les intervalles entre l'artillerie et les corps qui étaient à sa droite et à gauche, étaient de 24 mètres, les autres intervalles, entre chaque corps, étaient réglementaires. La compagnie des sapeurs du génie était placée entre les deux brigades d'infanterie.

« M. le duc de Nemours, commandant supérieur, suivi de ses aides-de-camp et de son état-major, a parcouru la ligne à cheval et au petit pas. La tenue de la troupe était parfaite. Le silence et l'immobilité du soldat laissaient un libre cours à la musique et aux fanfares qui accueillirent le prince, en commençant l'inspection de chaque corps. Une foule de jeunes gens à cheval, des voitures et des calèches sillonnaient la plaine en avant du front de bataille.

« Le défilé a été admirable : l'infanterie d'abord nous a montré que son instruction ne laissait rien à désirer sous le rapport de la marche; chaque soldat semblait être attaché à son voisin; la distance des rangs a été constante. Le bataillon des chasseurs de Vincennes, avec leur léger costume, leurs buffleries noires, a été surtout remarqué; les rayons du soleil qui, après une légère pluie, dardaient sur leurs armes, réfléchissaient au loin la lumière, de manière à former une espèce d'arc-en-ciel. L'artillerie, avec ses canons luisans et ses sévères caissons, est venue ensuite; enfin la cavalerie, composée de lanciers, de dragons et de cuirassiers, a défilé à son tour avec une rare précision. Il est impossible, au reste, de vous rendre par écrit l'effet étonnant d'une semblable revue en pleine campagne, et qui ne ressemble en rien aux revues du Champ-de-Mars ou du Carrousel.

« Le commandant supérieur a accordé aux sous-officiers et soldats double ration de vin, qui a été délivrée en nature à l'infanterie campée, et en argent à la cavalerie cantonnée. Après la revue, le prince a reçu les divers corps d'officiers, et est ensuite parti pour Fontainebleau, où il doit passer la nuit. Il était accompagné de plusieurs généraux. »

COURSES DE CHEVAUX AU CHAMP-DE-MARS.

Nous donnons ci-après la liste des chevaux inscrits pour le prix principal de 4,500 fr. et le prix royal de 6,000 fr. qui doivent être courus jeudi prochain, à une heure et demie, au Champ-de-Mars.

Prix principal de 4,500 fr. — Deux tours en partie liée, pour chevaux et juments de 3 ans et au-dessus : *Viola*, 4 ans, à M. Lenton; *Eylan*, 4 ans, à M. Perrot; *Lantara*, 5 ans, à lord Seymour; *Georgette*, 3 ans, à M. Jules Rivière; *White-foot*, 5 ans, à M. le comte de Blangy; *Coalition*, 3 ans, à M. Cunningham; *Roguescourt*, à M. le comte de Cambis.

Prix royal de 6,000 fr. — Deux tours en partie liée, pour chevaux et juments de 4 ans et au-dessus : *Anna Bolena*, 6 ans, appartenant à M. Bouvié; *Esmeralda*, 5 ans, à M. le comte de Cambis; *Fortunatus*, 4 ans, à lord Seymour; *Frétilon*, 4 ans, à M. Perrot.

CHATEAU D'EGLETON.

Parmi les convives de distinction reçus à la table du noble lord dans le banquet de 42 convives, qui a eu lieu la veille du tournoi, figuraient le prince Louis Napoléon et le vicomte Persigny.

Le lendemain, jour du tournoi, la salle du banquet a dû réunir 400 convives. Le costume du bouffon, chargé d'amuser la galerie, était bleu et jaune, comme la housse qui couvrait sa mule; à la tête de cet animal était suspendu un collier garni d'un grand nombre de clochettes. Notre première version avait omis le nom de plusieurs chevaliers qui ont dû figurer dans les seconds et troisièmes journées; ce sont le chevalier du Griffon (le comte Craven), armure milanais, couleurs blanc et or; le chevalier du Dauphin (comte de Cassilis), noir et blanc; le chevalier de la Grue (lord Cranston), armure d'acier poli, rouge et blanc; le chevalier du Bélier (capitaine Gage), armure d'acier poli, bleu, blanc, et or; le chevalier Noir (John Campbell), armure noire; housse entièrement noire; le chevalier du Lion d'Or (capitaine Fairlie), armure très riche, avec ornement d'or, bleu et or.

Parmi ces derniers, on distingue M. Houssar, officier français, capitaine de vaisseau.

Said-bey parle assez bien le français, il peut même l'écrire, il a aussi étudié l'anglais. Ce prince, quoiqu'ayant du goût pour les sciences, a montré peu de dispositions pour l'étude; cependant, comme il a été soumis, dans son particulier, à une discipline de collège, et cela par les ordres de son père, il a passablement profité des soins assidus de ses maîtres. Son tempérament vigoureux et un embonpoint remarquable lui font préférer les occupations actives.

La spécialité de la marine que Mehemet Ali a voulu lui imposer, contraire entièrement à ses goûts et ses dispositions, aussi n'y soumet-il uniquement pour obéir à son père. Said-bey sympathise avec les Français; on assure qu'il a parfaitement compris que la France était la seule véritable amie du vice-roi. Il s'est fait remarquer, jusqu'à ce jour, par des sentimens de générosité et de bienveillance envers les personnes qui lui sont attachées.

Hussien-bey, troisième fils du vice-roi, annonce beaucoup plus de goût et de dispositions pour l'étude que son frère aîné : il ne s'est pas encore trouvé dans une situation propre à faire juger sûrement des qualités de son cœur et de son esprit.

On sait qu'Ibrahim-pacha, bien que fils de Mehemet Ali, naquit lorsque sa mère était l'épouse légitime d'un homme qui n'est point le vice-roi d'Egypte. Ce sort fut commun à Ibrahim, avec Ismaël et Toussoum, premiers enfans de Mehemet Ali : ces deux derniers sont morts il y a déjà longtemps.

Or, il n'est pas impossible que lorsqu'il s'agira du droit d'hérédité, applicable d'après les lois européennes, on ne trouve à chicquer sur la valeur des droits légitimes ou illégitimes des descendans de Mehemet Ali, ce qui serait une cause flagrante de guerre civile en Egypte.

Pour éviter toute querelle à ce sujet, il ne serait peut-être pas inutile que l'ordre de la succession héréditaire du vice-roi fût réglé avant sa mort par un acte signé de tous ses enfans. Cette prévoyance éviterait de nouvelles causes de guerre dans l'avenir. Nous insistons d'autant plus sur ce point, que nous savons qu'il a été conseillé au vice-roi de se hâter de terminer seul à seul avec le grand seigneur, afin qu'un congrès européen n'eût pas à décider de son sort.

En exprimant cette opinion, nous ne prétendons pas résoudre la question de droit politique que l'on peut soulever concernant la légitimité à divers degrés des enfans de Mehemet Ali. Il y a moins dans ce fait une question de droit, sur laquelle il serait facile de se prononcer, qu'un motif de querelle à prévenir. Lorsque dans un contrat l'une des parties a intérêt à se lever des questions de pure chicane, on ne saurait trop prendre de précautions pour écarter tout prétexte qui pourrait plus tard se retrancher derrière l'ignorance même des parties. On ne saurait donc agir en cette circonstance avec trop de prudence.

prendre garde à ceux qui l'entouraient. Nicol, cher Nicol, ouvre les yeux.

Tandis que Marie de Lorraine essayait le sang de la légère blessure de Marie, une des petites filles, interrogée par elle, raconta tout ce qui s'était passé.

Le capitaine des gardes alla chercher un médecin; et celui-ci, après avoir examiné le malade, se hâta de le dépouiller de son pourpoint et de le saigner. On voulut, pendant cette opération, éloigner la petite reine, mais elle refusa obstinément d'abandonner la main de Nicol, suivit des yeux la lancette du médecin, et quoiqu'elle frissonnât et pâlit à la vue du sang, elle ne quitta sa place qu'au moment où Nicol reprit connaissance; alors elle se jeta dans ses bras, le couvrit de baisers, et se mit à répandre d'abondantes larmes que l'angoisse et la peur avaient arrêtées jusque-là dans ses yeux.

Nicol, livide comme devait l'être Lazarre en sortant ressuscité du tombeau, portait autour de lui des regards étonnés. Revenu bientôt tout-à-fait à la raison, il feignit de se trouver complètement remis, et voulut se lever; mais les forces lui manquèrent, et il serait retombé, si le médecin ne l'eût soutenu dans ses bras.

— Oh! Marie! Marie! qu'avez-vous fait là? dit la reine régente avec une vive expression de reproche. Sans un miracle que Dieu a fait dans sa miséricorde, afin de vous éviter un éternel remords, vous auriez à vous reprocher la mort du plus fidèle de vos serviteurs.

— Ce n'est point la faute de ma petite maîtresse, interrompit Nicol, tout ému de voir de grosses larmes briller dans les yeux de Marie! C'est moi qui me suis obstiné à vouloir galopper trop long-temps autour de la salle.

A ces paroles, Marie vint se jeter dans les bras du nain et serra tendrement sa grosse tête dans ses deux petits bras blancs.

— Oh! ne mens pas! ne mens pas, Nicol, pour me faire pardonner par ma mère, fit-elle. J'ai été méchante; mais je te promets de ne plus l'être jamais.

— Mon fidèle Nicol, mon noble Nicol, ajouta la reine, en tendant la main au vieillard, cet enfant te doit la liberté, la vie et son trône, peut-être, et voilà comme elle t'en récompense!

Dès qu'il entendit ces mots, Nicol tira de sa poche une petite marotte en argent, se mit à glousser d'une manière ridicule, et commença mille

singerie plus burlesques les unes que les autres. C'était du reste ce qu'il faisait, chaque fois que la reine essayait de rappeler directement ou par allusion, les événemens arrivés quelques années auparavant près de l'auberge. Malgré sa faiblesse, il se montra si plaisant, si bouffon, si amusant, que le rire remplaça sur tous les visages l'attendrissement que l'on y lisait naguère. C'était là sans doute ce que voulait la digne créature, car, sans cesser ses folies, il passa son bras sous le bras du médecin, et sortit en laissant pour adieux à ceux qu'il quittait une bordée de lazis extravagans.

N. Henry BERTHOUD

(La suite à demain.)

DE L'HERÉDITÉ DANS LA FAMILLE DE MEHEMET-ALI. — Voici la liste des princes composant la nouvelle dynastie égyptienne : Mehemet-Ali, âgé de 71 ans. — Ibrahim-pacha, son fils, âgé de 48 ans. — Said-bey, deuxième fils, âgé de 20 ans. — Hussein-bey, troisième fils, âgé de 17 ans. — Ali-bey, quatrième fils, âgé de 15 ans.

Petits-fils du vice-roi, fils d'Ibrahim-pacha, et actuellement auprès de leur père : Mehmed-bey, âgé de 18 ans. — Husa-bey, âgé de 15 ans. — Ismaël-bey, âgé de 12 ans.

Petit fils du roi, fils du défunt Toussoum-pacha, fils de Mehemet-Ali : Abbas-pacha, gouverneur du Caire, âgé de 30 ans.

Neveux du vice-roi, de sœurs et de frères : Ahmet-pacha, âgé de 56 ans. — Ibrahim-pacha, âgé de 54 ans. — Hussein-pacha, âgé de 43 ans.

Ces trois princes ont le grade de général dans l'armée; ils ont commandé et ils commandent encore des divisions en Arabie et en Syrie.

Fils d'Ahmet-pacha : Mehemet-bey, âgé de 16 ans. — Ibrahim-bey, âgé de 15 ans.

Autres neveux du vice-roi : Shérif-pacha, gouverneur de la Syrie, âgé de 45 ans. — Ismaël-bey, général et grand d'Ibrahim-pacha, âgé de 58 ans. — Hussein-bey, âgé de 58 ans. — Ali-bey, âgé de 18 ans.

Said-bey, destiné à régner après Ibrahim-pacha, est probablement celui des princes égyptiens qui tiendra prochainement les rênes du gouvernement, Ibrahim-pacha étant atteint d'une maladie inflammatoire dont la gravité a déjà plusieurs fois inquiété sa famille. Said-bey est né en Egypte; sa mère est Circassienne; et n'ayant pas eu d'autre fils, elle s'est consacrée avec un soin vraiment maternel à l'éducation de celui que le ciel lui avait envoyé. Le prince, par les heureuses qualités de son cœur, a bien répondu à l'amour de sa mère. Après que son éducation turque a été achevée, on lui a fait commencer un cours d'études à l'école européenne, cours qu'il a suivi et qu'il suit encore sous la direction de M. König, assisté de plusieurs professeurs.

le chevalier de la Rose Blanche (Charles Lamb), armure d'acier poli, bleu et or en losange; le chevalier de la Tête du Cerf (capitaine Beresford), blanc et noir; le chevalier du Fleuron (sir F. Johnstone), blanc et or; le chevalier de la Griffe du Lion (Cecil Boothby), bleu et cramoisi.

Ces chevaliers ont dû rompre des lances dans les passes d'armes du jeudi et du vendredi. Il paraît que les convives du noble lord ont beaucoup à se louer de l'habileté d'un fameux cuisinier français, frisé et poudré, qui a présidé à tous les apprêts de la partie culinaire de la fête.

Les curieux qui sont venus pour assister à cette fête chevaleresque, paient les plus modestes logements 30 livres sterling par semaine.

Lady Seymour, la reine de beauté, est la petite-fille du grand Sheridan.

On rappelle, avec une nouvelle instance, à MM. les électeurs de la Seine, qu'en vertu de l'art. 32 de la loi du 19 avril 1831, les listes, telles qu'elles seront arrêtées le 20 octobre prochain, devront, sans nouvelles additions ou rectifications, servir à toutes les élections générales ou particulières qui pourraient avoir lieu jusqu'au 20 octobre 1840, et qu'en exécution de l'art. 25 de la loi précitée, les personnes qui ont des réclamations à former contre leur radiation ou contre la rédaction de leur inscription, n'ont que jusqu'au 30 septembre, à minuit, pour faire parvenir à temps leurs demandes à la préfecture.

On remarque que depuis l'ouverture des registres des réclamations, sur 1833 radiations signalées le 15 août dernier, 57 électeurs seulement ont demandé leur réintégration sur les listes, et que 192 inscriptions nouvelles figurent sur le premier tableau rectificatif qui vient d'être publié.

AVIS AUX ANCIENS ACTIONNAIRES DE LA PRESSE.

Le service d'abonnement aux anciens actionnaires de la Presse est entièrement supprimé depuis le 1^{er} septembre par suite de la vente du journal. La nouvelle administration, pour donner toute facilité à ceux d'entre eux qui désirent continuer à recevoir la Presse prendra, en paiement d'abonnements, les actions de l'ancienne société jusqu'à concurrence de la somme qui leur reviendra dans le produit de la liquidation, de manière à leur éviter des déboursés et des frais de recouvrement.

Toute demande d'abonnement faite en vertu de cet avis, devra être accompagnée des titres d'actions.

adressés à M. Dujarier, aux bureaux de la Presse, avec pouvoir de toucher de la liquidation, sur chacune d'elles, le montant de la répartition lorsqu'elle sera annoncée.

Tribunaux

Le tribunal de commerce de la Seine, sous la présidence de M. Pépin-Lehaieur, et sur les plaidoiries de MMes Beauvois et Henri Nougues, agréés; a jugé, dans les termes suivants, la question de retour sans frais apposé sur les lettres de change ou billets à ordre pour les souscripteurs ou endosseurs.

« Attendu qu'en se servant commercialement du billet à ordre et de la lettre de change, le commerçant doit se conformer aux dispositions légales qui font la base et l'essence de cette nature du contrat;

« Attendu que, notamment en matière et titre de cette espèce, les dispositions légales sont ou ne peuvent plus formelles pour obliger le porteur à la formalité du protêt sans lequel le refus de paiement ne peut être judiciairement et incontestablement constaté devant tout les obligés au titre;

« Attendu d'ailleurs que, dans l'espèce, la mention de retour sans frais n'est pas introduite dans le contexte du titre et ne figure que subsidiairement à la signature de plusieurs endosseurs, ce qui pouvait exposer le porteur à subir des dénégations, en cas de non protêt, de la part d'obligés qui lui étaient inconnus;

« Par ces motifs, Le tribunal, après avoir délibéré, faisant droit à la demande de Loeb Voremmer, donne défaut à son profit contre Tavernier, souscripteur; et, sans avoir égard aux offres et exceptions de Billaut, le condamne solidairement avec Tavernier, et sauf son recours contre ce dernier, à payer au demandeur la somme principale de 77 francs, ainsi qu'aux intérêts et frais de protêt qui sont réclamés;

« Condamne en outre Billaut et Tavernier aux dépens. »

Un règlement de mémoire débattu entre M. Joseph Périet et M. Lepailleur, son menuisier, était hier soumis à la cour royale, première chambre. En soutenant le bien jugé de la sentence, dont M. Périet s'est rendu appelant, l'avocat de l'intime croyait pouvoir se livrer à quelques récriminations contre l'opulent financier, qui faisait subir à son entrepreneur les lenteurs d'un procès. M. le premier président Séguier: « Tout cela est inutile. Il faut s'abstenir de pareilles récriminations, les menuisiers ont besoin des financiers. »

La cour a maintenu l'allocation fixée par les premiers juges.

Le nommé Delamarre est traduit devant la police correctionnelle comme prévenu d'avoir volé des légumes dans un champ.

M. le président. — Reconnaissez-vous avoir enlevé des concombres dans le champ du plaignant?

Le prévenu. — Je reconnais le plaignant et les concombres... mais si je me suis autorisé de les prendre, c'est que j'espérais qu'ils ne me mèneraient pas à la prison... Je les ai pris par délicatesse.

M. le président. — Comment! vous volez par délicatesse!

Le prévenu. — Et par amour et par amitié... Je traversais le champ avec une jeunesse qui serait ma femme si elle était mon épouse, et qui a l'intention d'être enceinte pour le quart d'heure... Tout d'un coup je l'entends qui soupire et qui me dit: « Adolphe, je suis bien malheureuse. — Oh! que je lui réponds, quoi que t'as? Tu me fends l'âme. — J'ai envie de manger une salade de concombres. — Tu sais bien que je n'ai pas d'argent. — Eh bien! mais en voilà des concombres; tu pourrais bien en prendre trois ou quatre... tiens, voilà mon cabas. — Je veux faire entendre raison à Adèle, en lui disant qu'elle va me mettre dans le grabuge par sa friandise; mais elle s'emporte contre moi, me traite de monstre, de père dénaturé et sans entrailles; elle me dit que son fruit en pâture et aura un concombre en place de nez... Ça me fait peur... avec ça que j'ai une cousine qu'a eu une envie, et que son garçon a un polichinelle de pain d'épice sur la joue... Alors, ma foi, j'ai pris ces diables de concombres; mais très peu, de quoi faire une salade de rien du tout... Faut être bien méchant d'arrêter un honnête homme pour si peu de chose et de lui faire arriver de la peine.

M. le président. — C'est que malheureusement vous n'en êtes pas à votre coup d'essai... Vous avez déjà été condamné deux fois pour vol.

Le prévenu. — Je sais bien... les autres fois c'était mal; mais cette fois-ci c'était pour mon enfant, pour qu'il n'ait pas un nez de concombre, ça qui serait fort désagréable pour mon amour-propre.

Le paysan au préjudice duquel les concombres ont été volés, déclare n'avoir pas remarqué que la femme qui accompagnait le prévenu fût enceinte. « D'ailleurs, dit-il, c'était sa mère. »

Le prévenu. — Ma mère! elle a deux ans de moins que moi.

Le plaignant. — Je vous ai entendu plusieurs fois lui dire: « Laisse donc, ma mère, tais-toi donc, ma mère. »

Le prévenu. — C'est un mot de gentillesse comme on en a avec sa femme.

Le tribunal condamne Delamarre à deux mois de prison et à 16 francs d'amende.

Delamarre. — Je suis journaliste, je ne pourrai pas vous payer ça de suite. La prison m'a mis à sec. Faut que vous me donniez quelque temps.

M. le président. — Vous aurez tout le temps nécessaire; on vous écrira.

Delamarre. — Merci, monsieur. Oh! soyez tranquille, je ne vous ferai pas banqueroute. Je suis un honnête homme, quoique je sois condamné comme un voleur. Je vous enverrai un à-compte aussitôt que je pourrai.

BREVET d'invention. Encrier Siphonide. de perfectionnement. Chez CHAULIN, papeter, rue Saint-Honoré, 218. — Cet Encrier, commode et élégant, convient aux personnes qui écrivent beaucoup et à celles qui écrivent peu. L'encre s'y conserve fluide et claire et n'exige aucun entretien. Prix: 2, 3, 4, 5, 6 fr. et au-dessus.

AVIS. MM. les Actionnaires de l'entreprise des voitures sous remises, dites Urbaines, sont prévenus qu'une nouvelle assemblée générale aura lieu le mercredi 15 septembre, au Bazar boulevard Bonne-Nouvelle 22, à 8 heures de relevée, pour entendre le rapport de la commission d'enquête, nommée par l'assemblée du 16 août dernier. Il faut être porteur de six actions pour être admis.

LE SIROP DE DIGITALE GUERIT EN PEU DE JOURS LES PALPITATIONS DE CŒUR. Oppressions, Asthmes, Catarrhes à Rhumes, Toux opiniâtres, et les hydropisies diverses. Chez LABELONIE, pharmacien, rue Bourbon-Villeneuve, 19.

MAISON LEFAUCHEUX, 40, rue de la Bourse.
FUSILS à système et à percussion ordinaire.
MEDAILLES aux Expositions de 1834 et 1839.

SIROP THRIDACE (suc pur de la laitue) autochtone, antispasmodique le plus efficace contre toute irritation, douleurs nerveuses, Chaleur intestinale, Palpitations et Insomnie. C'est aussi sans contredit le meilleur Sirop pectoral connu. Prix: 5 fr. la bouteille, 2 fr. 50 la 1/2 b. Pharmacie Colbert, passage Colbert.

CHOCOLAT-MENIER Médailles d'or et d'argent. La vogue extraordinaire qu'obtient partout le Chocolat-Menier, et les récompenses honorables décernées par le roi et les sociétés d'encouragement attestent mieux que tout éloge sa supériorité remarquable. — Passage Choiseul, 21, et chez les pharmaciens et épiciers de Paris et de toute la France. — VIN: 2 fr. — SURFIN: 3 fr. — PAR EXCELLENCE: 4 fr. — AU LAIT D'AMANDES: 5 fr. — SABLE, LICHEN, et FERRUGINES, 4 fr.

POUDRE PERUVIENNE Autorisée par brevet et ordonnance du roi, pour l'entretien et la conservation des dents et des gencives. — Pharm. rue du Roule, 17, près celle de la Monnaie.

A Vendre. Étude de M^{re} GALLARD, avoué, rue du Faubourg-Folles-Moines, 7. Adjudication préparatoire, en l'audience des criées du tribunal de première instance de la Seine, le mercredi 18 septembre 1839, une heure de relevée, d'une grande Propriété appelée la GARE D'IVRY, située commune d'IVRY, près Paris, consistant en divers réservoirs, parcellations, entrepôt, canal, jardins, cours et chantiers, le tout en un seul lot. Mise à prix: 80,000 fr. S'adr. pour les renseignements, audit M^{re} Gallard, avoué poursuivant, et M^{re} Trécher, avoué présent à la vente.

BOURSES. — Paris, 5 septembre. — L'arrivée tardive des cours à la Bourse de Londres du 31 août, et surtout la dépression nouvelle dont ils étaient frappés avait hier soir, à Tortoni, amené des ventes à 80 fr. 70. Ce matin la rente y a flotté de 80 fr. 70 à 80 fr. 75 et c'est à ce dernier prix qu'a eu lieu l'ouverture du parquet. Il y a ensuite eu progression jusqu'à 85; puis la rente est retombée à 70 et a fermé 20 c. plus bas qu'hier, à 80 fr. 75, au parquet et dans la coulisse, où elle était demandée à 4 heures et demie. La dépêche télégraphique affichée à la bourse sur le désaccord qui s'est élevé entre Espartero et Maroto, n'a affecté d'une manière un peu sensible que les fonds espagnols.

Le 3 0/0 à terme a fini en baisse de 25 c. sur le dernier cours d'hier. Au comptant la différence en baisse n'est que de 15 c.; elle est de 5 fr. pour la banque qui, d'abord, avait au contraire bénéficié de 5 fr. Les 4 et 5 0/0 ferment au dernier cours indiqué, le 50 août pour l'un, hier pour l'autre. Les obligations sont remontées de 10 fr.

FONDS PUBLICS.	1 ^{er} cours.	Plus haut.	Plus bas.	2 ^{es} cours.	CLOT. préc.	PRIMES. — fin du mois.	fin prochain.
5 0/0 J ^r GL.	112 55	112 55	112 40	112 40	112 55	dt. 1. 100 00 00 00	100 00 00 00
2 1/2 m. J ^r GL.	112 70	112 70	112 45	112 50	112 75	dt. 50. 112 70 112 65	112 70 112 65
3 0/0 J ^r GL.	80 60	80 70	80 60	80 70	80 70	dt. 1. 100 00 00 00	100 00 00 00
2 1/2 J ^r J ^r GL.	80 75	80 85	80 70	80 75	80 85	dt. 50. 80 75 80 75	80 75 80 75
Napl. J ^r GL.	101 15	101 25	101 10	101 20	101 25	dt. 1. 101 15 101 15	101 15 101 15
Julij. J ^r GL.	101 15	101 25	101 10	101 20	101 25	dt. 50. 101 15 101 15	101 15 101 15
REPORTS.	du compt. à fin du m. 5 0/0 20 c. 25 c. 3 0/0 10 c. 15 c. R.N. 37 1/2 27 1/2 d'un mois à l'autre. 10 c. 15 c. 10 c. 15 c. 10 c. 15 c. 10 c. 15 c.						
4 1/2 J ^r J ^r GL.	112 55	112 55	112 40	112 40	112 55	dt. 1. 100 00 00 00	100 00 00 00
2 1/2 J ^r J ^r GL.	112 70	112 70	112 45	112 50	112 75	dt. 50. 112 70 112 65	112 70 112 65
3 0/0 J ^r J ^r GL.	80 60	80 70	80 60	80 70	80 70	dt. 100. 80 60 80 60	80 60 80 60
2 1/2 J ^r J ^r GL.	80 75	80 85	80 70	80 75	80 85	dt. 50. 80 75 80 75	80 75 80 75
2 1/2 J ^r J ^r GL.	101 15	101 25	101 10	101 20	101 25	dt. 1. 101 15 101 15	101 15 101 15
2 1/2 J ^r J ^r GL.	101 15	101 25	101 10	101 20	101 25	dt. 50. 101 15 101 15	101 15 101 15
REPORTS.	du compt. à fin du m. 5 0/0 20 c. 25 c. 3 0/0 10 c. 15 c. R.N. 37 1/2 27 1/2 d'un mois à l'autre. 10 c. 15 c. 10 c. 15 c. 10 c. 15 c. 10 c. 15 c.						
4 1/2 J ^r J ^r GL.	112 55	112 55	112 40	112 40	112 55	dt. 1. 100 00 00 00	100 00 00 00
2 1/2 J ^r J ^r GL.	112 70	112 70	112 45	112 50	112 75	dt. 50. 112 70 112 65	112 70 112 65
3 0/0 J ^r J ^r GL.	80 60	80 70	80 60	80 70	80 70	dt. 100. 80 60 80 60	80 60 80 60
2 1/2 J ^r J ^r GL.	80 75	80 85	80 70	80 75	80 85	dt. 50. 80 75 80 75	80 75 80 75
2 1/2 J ^r J ^r GL.	101 15	101 25	101 10	101 20	101 25	dt. 1. 101 15 101 15	101 15 101 15
2 1/2 J ^r J ^r GL.	101 15	101 25	101 10	101 20	101 25	dt. 50. 101 15 101 15	101 15 101 15
REPORTS.	du compt. à fin du m. 5 0/0 20 c. 25 c. 3 0/0 10 c. 15 c. R.N. 37 1/2 27 1/2 d'un mois à l'autre. 10 c. 15 c. 10 c. 15 c. 10 c. 15 c. 10 c. 15 c.						
4 1/2 J ^r J ^r GL.	112 55	112 55	112 40	112 40	112 55	dt. 1. 100 00 00 00	100 00 00 00
2 1/2 J ^r J ^r GL.	112 70	112 70	112 45	112 50	112 75	dt. 50. 112 70 112 65	112 70 112 65
3 0/0 J ^r J ^r GL.	80 60	80 70	80 60	80 70	80 70	dt. 100. 80 60 80 60	80 60 80 60
2 1/2 J ^r J ^r GL.	80 75	80 85	80 70	80 75	80 85	dt. 50. 80 75 80 75	80 75 80 75
2 1/2 J ^r J ^r GL.	101 15	101 25	101 10	101 20	101 25	dt. 1. 101 15 101 15	101 15 101 15
2 1/2 J ^r J ^r GL.	101 15	101 25	101 10	101 20	101 25	dt. 50. 101 15 101 15	101 15 101 15
REPORTS.	du compt. à fin du m. 5 0/0 20 c. 25 c. 3 0/0 10 c. 15 c. R.N. 37 1/2 27 1/2 d'un mois à l'autre. 10 c. 15 c. 10 c. 15 c. 10 c. 15 c. 10 c. 15 c.						
4 1/2 J ^r J ^r GL.	112 55	112 55	112 40	112 40	112 55	dt. 1. 100 00 00 00	100 00 00 00
2 1/2 J ^r J ^r GL.	112 70	112 70	112 45	112 50	112 75	dt. 50. 112 70 112 65	112 70 112 65
3 0/0 J ^r J ^r GL.	80 60	80 70	80 60	80 70	80 70	dt. 100. 80 60 80 60	80 60 80 60
2 1/2 J ^r J ^r GL.	80 75	80 85	80 70	80 75	80 85	dt. 50. 80 75 80 75	80 75 80 75
2 1/2 J ^r J ^r GL.	101 15	101 25	101 10	101 20	101 25	dt. 1. 101 15 101 15	101 15 101 15
2 1/2 J ^r J ^r GL.	101 15	101 25	101 10	101 20	101 25	dt. 50. 101 15 101 15	101 15 101 15
REPORTS.	du compt. à fin du m. 5 0/0 20 c. 25 c. 3 0/0 10 c. 15 c. R.N. 37 1/2 27 1/2 d'un mois à l'autre. 10 c. 15 c. 10 c. 15 c. 10 c. 15 c. 10 c. 15 c.						
4 1/2 J ^r J ^r GL.	112 55	112 55	112 40	112 40	112 55	dt. 1. 100 00 00 00	100 00 00 00
2 1/2 J ^r J ^r GL.	112 70	112 70	112 45	112 50	112 75	dt. 50. 112 70 112 65	112 70 112 65
3 0/0 J ^r J ^r GL.	80 60	80 70	80 60	80 70	80 70	dt. 100. 80 60 80 60	80 60 80 60
2 1/2 J ^r J ^r GL.	80 75	80 85	80 70	80 75	80 85	dt. 50. 80 75 80 75	80 75 80 75
2 1/2 J ^r J ^r GL.	101 15	101 25	101 10	101 20	101 25	dt. 1. 101 15 101 15	101 15 101 15
2 1/2 J ^r J ^r GL.	101 15	101 25	101 10	101 20	101 25	dt. 50. 101 15 101 15	101 15 101 15
REPORTS.	du compt. à fin du m. 5 0/0 20 c. 25 c. 3 0/0 10 c. 15 c. R.N. 37 1/2 27 1/2 d'un mois à l'autre. 10 c. 15 c. 10 c. 15 c. 10 c. 15 c. 10 c. 15 c.						
4 1/2 J ^r J ^r GL.	112 55	112 55	112 40	112 40	112 55	dt. 1. 100 00 00 00	100 00 00 00
2 1/2 J ^r J ^r GL.	112 70	112 70	112 45	112 50	112 75	dt. 50. 112 70 112 65	112 70 112 65
3 0/0 J ^r J ^r GL.	80 60	80 70	80 60	80 70	80 70	dt. 100. 80 60 80 60	80 60 80 60
2 1/2 J ^r J ^r GL.	80 75	80 85	80 70	80 75	80 85	dt. 50. 80 75 80 75	80 75 80 75
2 1/2 J ^r J ^r GL.	101 15	101 25	101 10	101 20	101 25	dt. 1. 101 15 101 15	101 15 101 15
2 1/2 J ^r J ^r GL.	101 15	101 25	101 10	101 20	101 25	dt. 50. 101 15 101 15	101 15 101 15
REPORTS.	du compt. à fin du m. 5 0/0 20 c. 25 c. 3 0/0 10 c. 15 c. R.N. 37 1/2 27 1/2 d'un mois à l'autre. 10 c. 15 c. 10 c. 15 c. 10 c. 15 c. 10 c. 15 c.						
4 1/2 J ^r J ^r GL.	112 55	112 55	112 40	112 40	112 55	dt. 1. 100 00 00 00	100 00 00 00
2 1/2 J ^r J ^r GL.	112 70	112 70	112 45	112 50	112 75	dt. 50. 112 70 112 65	112 70 112 65
3 0/0 J ^r J ^r GL.	80 60	80 70	80 60	80 70	80 70	dt. 100. 80 60 80 60	80 60 80 60
2 1/2 J ^r J ^r GL.	80 75	80 85	80 70	80 75	80 85	dt. 50. 80 75 80 75	80 75 80 75
2 1/2 J ^r J ^r GL.	101 15	101 25	101 10	101 20	101 25	dt. 1. 101 15 101 15	101 15 101 15
2 1/2 J ^r J ^r GL.	101 15	101 25	101 10	101 20	101 25	dt. 50. 101 15 101 15	101 15 101 15
REPORTS.	du compt. à fin du m. 5 0/0 20 c. 25 c. 3 0/0 10 c. 15 c. R.N. 37 1/2 27 1/2 d'un mois à l'autre. 10 c. 15 c. 10 c. 15 c. 10 c. 15 c. 10 c. 15 c.						
4 1/2 J ^r J ^r GL.	112 55	112 55	112 40	112 40	112 55	dt. 1. 100 00 00 00	100 00 00 00
2 1/2 J ^r J ^r GL.	112 70	112 70	112 45	112 50	112 75	dt. 50. 112 70 112 65	112 70 112 65
3 0/0 J ^r J ^r GL.	80 60	80 70	80 60	80 70	80 70	dt. 100. 80 60 80 60	80 60 80 60
2 1/2 J ^r J ^r GL.	80 75	80 85	80 70	80 75	80 85	dt. 50. 80 75 80 75	80 75 80 75
2 1/2 J ^r J ^r GL.	101 15	101 25	101 10	101 20	101 25	dt. 1. 101 15 101 15	101 15 101 15
2 1/2 J ^r J ^r GL.	101 15	101 25	101 10	101 20	101 25	dt. 50. 101 15 101 15	101 15 101 15
REPORTS.	du compt. à fin du m. 5 0/0 20 c. 25 c. 3 0/0 10 c. 15 c. R.N. 37 1/2 27 1/2 d'un mois à l'autre. 10 c. 15 c. 10 c. 15 c. 10 c. 15 c. 10 c. 15 c.						
4 1/2 J ^r J ^r GL.	112 55	112 55	112 40	112 40	112 55	dt. 1. 100 00 00 00	100 00 00 00
2 1/2 J ^r J ^r GL.	112 70	112 70	112 45	112 50	112 75	dt. 50. 112 70 112 65	112 70 112 65
3 0/0 J ^r J ^r GL.	80 60	80 70	80 60	80 70	80 70	dt. 100. 80 60 80 60	80 60 80 60
2 1/2 J ^r J ^r GL.	80 75	80 85	80 70	80 75	80 85	dt. 50. 80 75 80 75	80 75 80 75
2 1/2 J ^r J ^r GL.	101 15	101 25	101 10	101 20	101 25	dt. 1. 101 15 101 15	101 15 101 15
2 1/2 J ^r J ^r GL.	101 15	101 25	101 10	101 20	101 25	dt. 50. 101 15 101 15	101 15 101 15
REPORTS.	du compt. à fin du m. 5 0/0 20 c. 25 c. 3 0/0 10 c. 15 c. R.N. 37 1/2 27 1/2 d'un mois à l'autre. 10 c. 15 c. 10 c. 15 c. 10 c. 15 c. 10 c. 15 c.						
4 1/2 J ^r J ^r GL.	112 55	112 55	112 40	112 40	112 55	dt. 1. 100 00 00 00	100 00 00 00
2 1/2 J ^r J ^r GL.	112 70	112 70	112 45	112 50	112 75	dt. 50. 112 70 112 65	112 70 112 65
3 0/0 J ^r J ^r GL.	80 60	80 70	80 60	80 70	80 70	dt. 100. 80 60 80 60	80 60 80 60
2 1/2 J ^r J ^r GL.	80 75	80 85	80 70	80 75	80 85	dt. 50. 80 75 80 75	80 75 80 75
2 1/2 J ^r J ^r GL.	101 15	101 25	101 10	101 20	101 25	dt. 1. 101 15 101 15	101 15 101 15
2 1/2 J ^r J ^r GL.	101 15	101 25	101 10	101 20	101 25	dt. 50. 101 15 101 15	101 15 101 15
REPORTS.	du compt. à fin du m. 5 0/0 20 c. 25 c. 3 0/0 10 c. 15 c. R.N. 37 1/2 27 1/2 d'un mois à l'autre. 10 c. 15 c. 10 c. 15 c. 10 c. 15 c. 10 c. 15 c.						
4 1/2 J ^r J ^r GL.	112 55	112 55	112 40	112 40	112 55	dt. 1. 100 00 00 00	100 00 00 00
2 1/2 J ^r J ^r GL.	112 70	112 70	112 45	112 50	112 75	dt. 50. 112 70 112 65	112 70 112 65
3 0/0 J ^r J ^r GL.	80 60	80 70	80 60	80 70	80 70	dt. 100. 80 60 80 60	80 60 80 60
2 1/2 J ^r J ^r GL.	80 75	80 85	80 70	80 75	80 85	dt. 50. 80 75 80 75	80 75 80 75
2 1/2 J ^r J ^r GL.	101 15	101 25	101 10	101 20	101 25	dt. 1. 101 15 101 15	101 15 101 15
2 1/2 J ^r J ^r GL.	101 15	101 25	101 10	101 20	101 25	dt. 50. 101 15 101 15	101 15 101 15
REPORTS.	du compt. à fin du m. 5 0/0 20 c. 25 c. 3 0/0 10 c. 15 c. R.N. 37 1/2 27 1/2 d'un mois à l'autre. 10 c. 15 c. 10 c. 15 c. 10 c. 15 c. 10 c. 15 c.						
4 1/2 J ^r J ^r GL.	112 55	112 55	112 40	112 40	112 55	dt. 1. 100 00 00 00	100 00 00 00
2 1/2 J ^r J ^r GL.	112 70	112 70	112 45	112 50	112 75	dt. 50. 112 70 112 65	112 70 112 65
3 0/0 J ^r J ^r GL.	80 60	80 70	80 60	80 70	80 70	dt. 100. 80 60 80 60	80 60 80 60
2 1/2 J ^r J ^r GL.	80 75	80 85	80 70	80 75	80 85	dt. 50. 80 75 80 75	80 75 80 75
2 1/2 J ^r J ^r GL.	101 15	101 25	101 10	101 20	101 25	dt. 1. 101 15 101 15	101 15 101 15
2 1/2 J ^r J ^r GL.	101 15	101 25	101 10	101 20	101 25	dt. 50. 101 15 101 15	101 15 101 15
REPORTS.	du compt. à fin du m. 5 0/0 20 c. 25 c. 3 0/0 10 c. 15 c. R.N. 37 1/2 27 1/2 d'un mois à l'autre. 10 c. 15 c. 10 c. 15 c. 10 c. 15 c. 10 c. 15 c.						
4 1/2 J ^r J ^r GL.	112 55	112 55	112 40	112 40	112 55	dt. 1. 100 00 00 00	100 00 00 00
2 1/2 J ^r J ^r GL.	112 70	112 70	112 45	112 50	112 75	dt. 50. 112 70 112 65	112 70 112 65
3 0/0 J ^r J ^r GL.	80 60	80 70	80 60	80 70	80 70	dt. 100. 80 60 80 60	80 60 80 60
2 1/2 J ^r J ^r GL.	80 75	80 85	80 70	80 75	80 85	dt. 50. 80 75 80 75	80 75 80 75
2 1/2 J ^r J ^r GL.	101 15	101 25	101 10	101 20	101 25	dt. 1. 101 15 101 15	101 15 101 15
2 1/2 J ^r J ^r GL.	101 15	101 25	101 10	101 20	101 25	dt. 50. 101 15 101 15	101 15 101 15
REPORTS.	du compt. à fin du m. 5 0/0 20 c. 25 c. 3 0/0 10 c. 15 c. R.N. 37 1/2 27 1/2 d'un mois à l'autre. 10 c. 15 c. 10 c. 15 c. 10 c. 15 c. 10 c. 15 c.						
4 1/2 J ^r J ^r GL.	112 55	112 55	112 40	112 40	112 55	dt. 1. 100 00 00 00	100 00 00 00
2 1/2 J ^r J ^r GL.	112 70	112 70	112 45	112 50	112 75	dt. 50. 112 70 112 65	112 70 1